

ABONNEMENTS

	en mois.	en an.
Lyon	50 c.	6 f.
Dép't du Rhône et limit.	60	6 50
Autres départements..	70	7 20



LIBRAIRIE ÉVRARD

rue Impériale, 52.

Pour les abonnements et la correspondance
écrire franco à l'adresse suivante :

Le journal le RASOIR,
Rue de la Belle-Cordière, 14, Lyon.

Et joindre à la lettre le montant de l'abonnement
en timbres-poste.



JOURNAL SATIRIQUE HEBDOMADAIRE

PARAISANT LE DIMANCHE

A. CHERANCÉ

Gérant responsable.

SOMMAIRE : Grande nouvelle. — Dzing! Boum!! — Le point de mire de la libre-pensée. — Le bal du 8 décembre. — Où l'on voit que la Bible ne craint point les attaques de Lagar-guille (Suite).

GRANDE NOUVELLE

Dans leurs dernières réunions, les écloppés et invalides siégeant à Lyon se sont concertés pour donner, dans les salons de M. Bugnazet, hôtel des Deux-Chèvres, la nuit de Noël, de huit heures du soir à quatre heures du matin, une grande fête artistique, littéraire et musicale.....

On y entendra une conférence sur la *Femme* par Mlle Bobard, ex-piqueuse de bottines, ex-herboriste, aujourd'hui institutrice libre-penseuse.....

La célèbre chorale l'*Harmonie gauloise* la magnifique fanfare les *Enfants des bardes*, plusieurs artistes distingués : le dévoué et modeste M. Luigini fils, le jeune et intéressant Nægelin, l'excellent M. Rochette, le remarquable M. Gausins, la belle et sympathique M^{me} Georges Marius, le fin et populaire M. Paulus, l'enfant gâté Panisset ont déjà promis leur concours.....

PRIX D'ENTRÉE : vingt-cinq centimes..... Il faut que l'aveugle, le manchot, le lépreux, le rogneux, le cul-de-jatte puisse y amener sa femme et ses enfants.....

La recette est destinée à la création d'un journal quotidien intitulé le *Béquillard*, organe des francs mendiants. — Rédacteur en chef, Cervelas Blagowski, Secrétaire de la rédaction, Jules-Philibert-Napoléon Clerc, dit Jules Frantz, tous les deux très-compétents en pareille matière.

Il est possible que le grand citoyen Raspail vienne présider lui-même cette magnifique fête de la libre Cour des miracles.

DENAS BRICK.

DZING! BOUM!!

La réunion du 8 décembre à l'Alcazar est célébrée avec un lyrisme délirant par les deux organes de la libre-voyoucratie lyonnaise, l'*Excommunié* (directeur, Grosdenis, ex-quémendeur infatigable des faveurs ecclésiastiques) et l'*Avant-Garde* (directeur, Philibert Clerc, ex-protégé du curé de sa paroisse).

D'après ces deux honorables personnages, qui pratiquent si bien la maxime : *L'ingratitude est l'indépendance du cœur*, cette fête était tout simplement mirifique.

Jamais on n'avait vu rien de pareil : la distribution des récompenses à l'Exposition universelle de 1867, l'inauguration du canal de Suez et autres grandioses cérémonies n'étaient que de la Saint-Jean auprès du concert de l'Alcazar.

..... « L'enceinte était pleine de lumière et d'harmonie, » s'écrie Grosdenis.

La lumière n'a pas empêché — au contraire — le *Salut public* de trouver M^{lle} Bobard très-laide, et l'*harmonie* n'a pas empêcher les voyous gardes-du-corps des Brack et des Frantz de flanquer à la porte, avec force bourrades, un assistant qui se permettait de trouver que ce concert manquait d'intérêt.

..... « L'Alcazar est désormais ILLUSTRÉ » ajoute Grosdenis.

Admirez la puissance libre-penseuse !

Pendant vingt ans l'Alcazar a servi de théâtre aux plus importantes cérémonies lyonnaises, sans compter les bals parés et masqués, les cirques, les luttes, etc., etc.....

Pendant vingt ans on y a vu les choses les plus extraordinaires et toutes les merveilles qui ont fait quelque séjour dans notre ville.

Et pourtant l'Alcazar était resté obscur, rôturier, commun.

Denis Brack et M^{lle} Bobard s'exhibent un soir aux regards avides des populations, et voilà l'obscurité et la rôtüre de l'Alcazar qui disparaissent. Voilà l'Alcazar désormais ILLUSTRÉ.

Et dire que l'Alcazar, qui doit être démoli au premier jour — je constate ce fait sans l'approuver, — dire que l'Alcazar a failli mourir dans l'obscurité et la rôtüre finales !

On frémit rien que d'y songer.

Et pourtant que lui fallait-il pour que l'ILLUSTRATION lui manquât ? — Un simple retard de quelques mois dans la grrrrrande exhibition du noble couple bracko-bobardique.

Rien que ça et ça y était.

L'ILLUSTRATION conférée à l'Alcazar est une véritable ILLUSTRATION in extremis.

Fermons la parenthèse.

Il faut voir ensuite quels flots d'enthousiasme les deux panégyristes déversent sur les chanteurs et musiciens qui ont prêté leur concours à cette.... chose !

C'est un véritable gaspillage des épithètes splendide, magnifique, superbe, incomparable, excellent, incroyable, inénarrable, etc.....

A entendre Frantz et Brack, Brack et Frantz parler de leurs collaborateurs bénévoles — bénévoles est le mot — à la solennité de cette brillante fête, on se surprend à songer à Rossignol-Rollin présentant « au généreux public lyonnais » Faouët le Fauve, Etienne le Pâtre et Ambroise le terrible Savoyard.

Ecoutez Grosdenis :

« J'ignore quelle place occupaient déjà ces artistes dans l'estime populaire, mais aujourd'hui ils sont au premier rang..... »

Voyez-vous ça !

Au premier rang rien que pour avoir opéré eux-mêmes devant Pinet, Batifois, Filleron et autres dillettanti à cinq sous !

Décidément, les concerts de la libre-pensée agissent sur les tempéraments comme les vaudevilles de Capitan : ils enfantent des talents nouveaux et sont pour les talents décrépits de véritables fontaines de Jouvence.

Ecoutez-moi un peu maintenant Philibert, vulgo Jules Frantz :

..... « Une vaillante et fraternelle (?) phalange d'artistes HORS LIGNE. »

De quoi peut donc se composer cette vaillante et fraternelle phalange d'artistes HORS LIGNE ?

Il faut, vraiment ! que cette phalange soit quelque chose d'incomparable pour que Frantz s'exprime ainsi, lui qui trouve que tout est pour le plus mal dans les troupes du Grand-Théâtre et des Célestins.

Adelina Patti et le baryton Faure seraient-ils arrivés à l'improviste ?

Adolphe Nourrit, M^{lle} Falcon, la Pasta, la Malibran seraient-ils sortis de leur tombeau pour la circonstance ?

Apollon serait-il descendu de l'Olympe avec les neuf muses ?

Hélas ! trois fois hélas ! la vaillante et fraternelle phalange d'artistes HORS LIGNE se compose uniquement :

De l'*Harmonie gauloise* et des *Enfants des bardes*, deux sociétés qui ont, ma foi ! de bien jolies bannières et de magnifiques casquettes galonnées ;

De MM. Rochette et Gausins, et de M^{me} Georges Marius (ou Marius Georges), pensionnaires du

théâtre Lamy, où les araignées filent paisiblement leur toile ;

D'un nommé Paulus et d'un nommé Panisset (prière à M. Panisset de nous dire ce que c'est que M. Paulus et à M. Paulus de nous dire ce que c'est que M. Panisset. Je ne sais rien de ce dernier sinon que Jules Frantz dit qu'il est gâté) ;

De MM. Luigini fils et du petit Nægelin, venus là par peur pure et simple des éreintements dont les avait menacés en cas de refus l'outrecuidant Philibert. (Jeunes gens pusillanimes, allez ! vous ne savez donc pas que les éreintements des Frantz et des Brack honorent et favorisent ceux qui en sont victimes ?)

Et voilà toute la phalange !

Il est possible que cette phalange fût très-vail-lante ! Il est possible même qu'elle fût très-frater-nelle !

Quant à être HORS LIGNE, il y a pas mal de gens avec moi qui se permettent d'en douter.

Pour convaincre les autres, je demande qu'on organise au Grand-Théâtre une représentation des *Huguenots* avec M. Gausins dans le rôle de Raoul, M. Rochette dans le rôle de Marcel, M. Paulus dans le rôle de Saint-Bris, l'enfant gâté Panisset dans le rôle du page Urbain, M^{me} Georges Marius (ou Marius Georges) dans le rôle de Valentine et M^{lle} Bobard dans le rôle de la reine Marguerite.

Les chœurs seraient chantés par l'*Harmonie gauloise* bannière déployée et l'orchestre composé des cuivres des *Enfants des bardes*.

Chef d'orchestre, Quasimodo-Grosdenis.

Oh ! mes enfants, c'est un rêve affreux que je viens de faire.

Réveillons-nous bien vite !

Ecoutez encore Philibert, *vulgo* Jules Frantz :

« Le jeune et intéressant Nægelin, du théâtre impérial, « prouve, dit-il dans l'*Avant-Garde*, qu'un grand talent « peut quelquefois tenir dans une petite taille. »

Eh ! parbleu ! pourquoi pas ? M. Philibert Clerc, dit Jules Frantz, prouve bien qu'une immense bêtise, une ignorance crasse et un orgueil de *Velingtonia gigantea* peuvent tenir dans une taille moyenne.

Je n'infligerai aucun blâme aux chanteurs et musiciens qui ont cru devoir prendre part à cette manifestation grotesque et inconvenante. C'est au public à les juger lui-même, et je suis bien sûr que, si les accusés avaient quelque notoriété artistique, le juge saurait leur rappeler en temps opportun qu'un artiste se doit à l'art exclusivement et à tout intérêt à ne prendre aucune part aux manifestations politiques ou religieuses.

Quant à l'*Harmonie gauloise* et aux *Enfants des bardes*, que ces deux sociétés s'arrangent avec leurs membres honoraires, c'est-à-dire avec ceux qui paient et qui, par conséquent, ne sont pas libres-penseurs.

Deux détails caractéristiques :

M^{lle} Bobard ne parvient pas à faire comprendre le charabia qu'elle parle.

Cela vaut, évidemment, mieux pour elle. Quand on dit des bêtises, on fait bien de les dire en langue étrangère.

Mais n'allez pas croire que la douceur de sa voix soit un obstacle à sa sonorité : M^{lle} Bobard a, au contraire, une voix des plus désagréables et des moins douces ; parole d'honneur ! quand je l'ai entendue l'autre jour, j'ai cru qu'elle avait avalé une crécelle.

Jules-Napoléon-Philibert Clerc, dit Jules Frantz, ancien cabotin au Cercle des Familles, était régisseur du concert de l'Alcazar.

Il avait loué pour la circonstance un habit trop court et une cravate censée blanche, et il annonçait les artistes par leur nom, précédé du titre de *citoyen* ou de *citoyenne*.

C'est ainsi qu'il nous a présenté le citoyen Gausins, la citoyenne Georges Marius (ou Marius Georges) et le petit citoyen Nægelin, âgé de 10 ou 12 ans.

C'est depuis lors que ma concierge, qui assistait à la grrrrrande fête, appelle son chat, le citoyen

Minet, sa perruche la citoyenne Cocotte et son chien le citoyen Fox.

« Lyon appartient désormais à la libre-pensée, » dit Denis Brack en commençant son article.

« Chacun, » dit-il en terminant, « doit savoir que la « libre-pensée est maîtresse de Lyon. »

Philibert, dit Jules Frantz, se prononce à peu près dans le même sens et prétend, lui aussi, que le catholicisme n'a plus qu'à abdiquer.

Les fanfaronnades bêtes de ces deux *citoyens-là* me font toujours, malgré moi, penser à ces petits oiseaux microscopiques qu'on appelle des *grimpe-reaux*, qui glissent sur l'écorce des arbres, puis tout à coup donnent un coup de bec au tronc et vont vite voir de l'autre côté s'il a traversé.

Eh bien ! je préviens les grimpeaux Denis Brack et Jules Frantz qu'ils ont encore beaucoup à faire avant d'avoir transpercé ce cèdre du Liban qu'on appelle le catholicisme.

Il faudra des siècles de coups de becs comme les leurs seulement pour arriver à un résultat perceptible.

Lyon, dites-vous, appartient désormais à la libre-pensée.

Mais, triples fanfarons que vous êtes, vous ne savez donc pas que la plupart de vos spectateurs du 8 décembre, avant de se rendre à l'Alcazar, avaient illuminé leurs fenêtres, et n'étaient allés à votre concert que comme les Parisiens allaient naguère visiter le champ Langlois à Pantin ?

Lyon appartient à la libre-pensée ?

Mais, le soir du 8 décembre, vous avez donc eu une peur d'autruches ; vous vous êtes donc caché la tête dans le sable pour ne pas voir les illuminations, plus générales que jamais ?

Lyon appartient à la libre-pensée ?

Oh ! je ne dis pas que vous n'avez depuis longtemps cherché à faire dans la société une large place à vos doctrines et à vos grotesques personnalités ;

Jusqu'à présent, cependant, Messieurs Brack, Frantz, Chanoz, Legros et *tutti quanti*, vous n'êtes parvenus à conquérir que l'espace nécessaire au baladin pour étendre le paillason sur lequel il fait ses déhanchements, ses tours de reins et ses pirouettes.

BABYLAS.

LE POINT DE MIRE DE LA LIBRE-PENSÉE

(Suite).

Nous avons mis en relief, dans le dernier numéro du *Rasoir*, le but avoué des libres-penseurs.

La querelle philosophique et religieuse qu'ils ont soulevée de mauvaise foi n'est pour eux qu'un moyen d'exploiter les haines et les préjugés de l'ignorance au profit de desseins iniques et criminels. Ce sont les déshérités du talent ou de la fortune qui poursuivent cyniquement une notoriété malsaine, en s'érigeant en énergumènes, en factieux, en conspirateurs, en faisant appel aux passions sauvages pour agiter ou bouleverser la société, qui a le tort impardonnable de ne pas leur faire une position au-dessus de leur mérite.

Pendant que Verlet développe les doctrines de la libre-pensée dans sa brochure intitulée : 1793-1869, Regnard, qui se rend également au contre-concile de Naples, prononce, à Marseille, une allocution dans laquelle se trouvent les paroles suivantes :

« Notre programme a pour base la négation de Dieu, la suppression de toute autorité, de toute idée de religion. »

Il y a, dans cet énoncé, un sous-entendu : la suppression de l'ordre social qui doit découler nécessairement de la suppression de l'autorité.

Il importe, d'ailleurs, aux conspirateurs d'être suffisamment compris de ceux auxquels ils s'adressent et de ne l'être pas trop de ceux qu'ils menacent. C'est là une précaution élémentaire.

L'idée secrète de Regnard se révèle un peu plus loin, lorsqu'il dit : « La bourgeoisie et le capital sont des despotes. » Ici, la conclusion est aussi sous-entendue ; mais que la bourgeoisie et le capital soient bien persuadés que la libre-pensée, qui n'a été imaginée que pour arriver à la libre-action, n'attache pas moins de prix à leur suppression qu'à celle de la religion.

Regnard termine son discours d'énergumène en faisant appel aux conspirateurs de Marseille :

« Aidez-nous, libres-penseurs de Marseille, à « abolir la religion. »

« Ce qu'il nous faut avant tout détruire, c'est le « catholicisme. »

« Le Christ n'est qu'un despote qui s'est fait tuer « pour donner plus de poids à ses doctrines. Que « l'on ne nous parle plus de ce cadavre, nous n'en « voulons plus. »

La religion est gênante ; elle met un frein aux passions, aux convoitises brutales que la libre-pensée a intérêt à déchaîner pour arriver à ses fins ; il faut la détruire avant tout ; il sera facile après de détruire tout le reste....

Voici, d'ailleurs, d'après Verlet, le programme accepté par les libres-penseurs :

« Les libres-penseurs s'engagent à travailler à « l'abolition prompte et radicale du catholicisme « et à poursuivre son anéantissement par tous les « moyens compatibles avec la justice, en compre- « nant au nombre de ces moyens la force révolu- « tionnaire, qui n'est que l'application à la société « du droit de légitime défense. »

A-t-on actuellement en France le droit de prêcher publiquement la révolte ?

Ce programme est-il assez clair ?

Cependant il renferme quelques expressions qui pourraient faire illusion aux lecteurs superficiels. Que signifient, en effet, ces mots : « Poursuivre l'anéantissement du catholicisme par tous les moyens compatibles avec la justice ? »

Ces derniers mots ne sont que de la poudre jetée aux yeux des niais.

La justice des libres-penseurs ne ressemble en rien à la justice habituelle. La justice, selon eux, il ne faut pas l'oublier, c'est la destruction à leur profit de tout ce qui existe.

En douterait-on ? On peut en lire la preuve dans la phrase qui suit : « En comprenant au nombre de ces moyens (les moyens compatibles avec la justice) la force révolutionnaire, qui n'est que l'application à la société du droit de légitime défense. »

Entendez-vous ?

La société est toujours l'objectif des libres-penseurs et ils n'attaquent la religion, ainsi que nous l'avons déjà dit, que pour atteindre plus sûrement la société.

C'est, d'ailleurs, ils nous le font entendre suffisamment, c'est la société qui conspire contre les libres-penseurs et qui est injuste et coupable à leur égard ; dès-lors, en l'attaquant révolutionnairement, ils ne feront qu'user du droit de légitime défense.

On voit que pour être libre-penseur, selon la formule, il suffit de brouiller les notions du juste et de l'injuste, de mettre l'intérêt à la place du droit, du devoir, de la bonne foi et de s'apprêter à dire au possesseur du bien que l'on convoite, du ton du forçat qui demande la bourse ou la vie au coin d'un bois : Ote-toi de là que je m'y mette !

Nous avons démontré précédemment qu'une société ne saurait exister sans religion.

Il n'y a pas lieu de nous étonner que les libres-penseurs n'aient pas essayé de réfuter nos arguments.

Notre démonstration confirmerait la logique de leurs desseins ; car c'est précisément parce qu'ils savent que la société sans religion ne peut que s'écrouler qu'ils travaillent, par tous les moyens possibles, à l'abolition prompte et radicale du catholicisme. En effet, le meilleur moyen de renverser promptement et complètement un édifice, c'est de l'attaquer par la base.

Aussi Verlet appelle-t-il les prêtres et les évêques les *seides serviles du despotisme monarchique et religieux*, parce que, selon le précepte de l'Evangile, ils enseignent qu'il faut rendre à Dieu ce qui est dû à Dieu et à César ce qui appartient à César.

Après avoir rappelé, à l'honneur de la révolution de 1793, qu'elle confisqua les édifices affectés à l'exercice du culte, Verlet ajoute :

« Le catholicisme se trouvait déchu de tout culte « public. C'était justice (la spoliation par la vio- « lence, c'est là l'idéal de la justice des libres-pen- « seurs !...) Le royalisme ne pouvait être exterminé

« sûrement, complètement, si on laissait vivre le catholicisme, une des têtes de l'hydre monarchique. »

Jusqu'ici, c'est à la révolution qu'on avait prêté les têtes de l'hydre; mais, dans le monde renversé des libres-penseurs, on change tout cela comme le reste et on repasse lesdites têtes à la monarchie.

La conduite des membres du gouvernement provisoire n'a pas le privilège d'obtenir plus que celle des autres gouvernements l'approbation des libres-penseurs. Verlet ne cite leurs noms que pour les couvrir de tout son mépris; il appelle Lamartine le poète du crucifix. La réputation de Lamartine ne s'en relèvera pas.

Verlet ajoute :

« Si le gouvernement provisoire s'effrayait à l'idée d'une révolution sociale, il n'était pas moins opposé à la révolution philosophique. Pour arrêter le débordement des passions, il manda les curés, qui, tout enchantés, firent crever les arbres de la liberté à force d'eau bénite. »

Hélas ! cette dernière phrase, qui aurait, sans doute, du succès dans un club de libres-penseurs, perd beaucoup de son prestige à être couchée sur le papier !

Cependant nous voyons, de l'aveu de cet aboyeur, que c'est toujours le clergé et la religion qui arrêtent le débordement des passions et empêchent la révolution sociale.

Il dit encore :

« La religion judaïque, la religion catholique et toutes les sectes chrétiennes, admettant l'existence d'un Dieu unique, souverain maître et vengeur suprême, ont été et sont encore la force du despotisme. »

Les religions qui enseignent l'existence de plusieurs dieux trouvent grâce devant Verlet. Mais il ne peut s'empêcher de faire connaître qu'il craint un Dieu unique, souverain maître et vengeur suprême. Cette croyance-là est gênante et souvent inquiétante.

C'est ainsi que les libres-penseurs démontrent et proclament, sans le vouloir, la nécessité de la religion comme base de l'ordre moral et social.

Pour se venger des obstacles que lui suscitent la religion et le clergé, Verlet s'efforce de les déconsidérer et de les avilir en faisant rejaillir sur eux les éblouissements de toutes les vieilles calomnies.

Peu importent les voies et moyens ; il leur faut le succès *per fas et nefas* !

Toutefois les libres-penseurs cherchent des prétextes qu'ils puissent invoquer pour excuse de leurs sauvages et révoltantes agressions.

Le meilleur qu'ils aient trouvé, c'est le Concile. « Pie IX, dit Verlet, *Pape du catholicisme*, par une dernière forfanterie de malade, a jeté un défi suprême à la civilisation, à l'humanité.... Ah ! Saint-Père, vous nous déclarez la guerre ! Dans votre jactance vous provoquez l'humanité ! Soit. « Nous acceptons le combat ; ce n'est pas nous qui reculerons. »

Après cela, il n'y a plus qu'à se demander : Est-ce la folie qui engendre la mauvaise foi, ou la mauvaise foi qui engendre la folie chez les libres-penseurs ?

Le public décidera.

Pour grossir leurs rangs et accroître leur force, les libres-penseurs font appel à tous les dévoyés, à tous les mécontents, à tous les aboyeurs, à tous les intrigants et à tous les conspirateurs.

Ces fiers insulteurs de toute autorité spirituelle ou temporelle se livrent à de basses et ridicules flagorneries à l'adresse du peuple, ce marche-pied de toutes les ambitions.

Il faut voir comme Verlet aime à brûler de l'encens au peuple des travailleurs..., au peuple de Paris, si intelligent, si loyal, si grand, etc., etc. !

Le peuple a certainement beaucoup de qualités, surtout s'il a toutes celles qui manquent aux libres-penseurs !

Mais ces derniers se trompent d'adresse, car le peuple honnête et intelligent méprise les exploités, les charlatans et les factieux qui n'ont recours à lui que pour l'avilir et pour lui faire tirer les marrons du feu.

Ils ne peuvent avoir pour eux que les gens sans aveu et les repris de justice.

N'est-ce pas là l'entourage qu'ils avaient à Marseille, le 8 de ce mois, quand ils voulaient éteindre l'illumination à coups de pavés ?

En effet, la force publique a mis la main sur les quatre premiers venus et c'était quatre repris de justice !...

Le gouvernement italien a compris que les délégués de la libre-pensée ne sont que des démagogues de la pire espèce et les a chassés de Naples, où ils voulaient allumer un foyer de conspiration.

On voit maintenant ce que veulent et ce que valent les libres-penseurs et on jugera sans doute qu'il est temps de les traiter partout avec les égards dus à leur mérite.

J. DUVAL.

M. Andrieux père prenant la défense de M. Andrieux fils, nous a adressé une très-longue lettre qui eût occupée à peu près une page de notre journal, et dont nous avons dû, par suite, refuser l'insertion.

En présence de ce refus, M. Andrieux père nous a apporté un autre article beaucoup plus court dont il demande l'insertion. Ce dernier article nous arrive trop tard pour que nous lui donnions place cette semaine dans nos colonnes.

Nous verrons la semaine prochaine ce que nous aurons à faire.

LE BAL DU 8 DÉCEMBRE

PROLOGUE.

SCÈNE I

Denis Brack et Andrieux, chez un tapissier.

DENIS BRACK. — Monsieur, j'ai l'honneur de vous saluer. Vous avez des drapeaux de toutes les nations ?

LE TAPISSIER. — Oui, sans doute, et à votre service. Messieurs ! Lesquels désirez-vous ? J'ai des drapeaux français, russes, anglais, espagnols, américains.....

ANDRIEUX. — Parfait ! C'est cela.

LE TAPISSIER. — Vous faudrait-il les couleurs polonaises ? Je ne les ai pas, mais rien ne serait plus facile.....

DENIS. — Merci..... la Pologne est une arriérée.

LE TAPISSIER. — Les couleurs pontificales ?.....

DENIS. — Horreur !.....

ANDRIEUX. — Mais si, mais si. Ce serait très-drôle à côté du glorieux étendard de Garibaldi !

DENIS. — Il n'y a que vous, maître, pour avoir de ces traits de génie ! c'est dit... (Au tapissier) Eh bien ! voyons Mettons en tout douze drapeaux. Cela va nous coûter ?.....

LE TAPISSIER. — 2 fr. pièce, Messieurs, sans vous surfaire.

DENIS. — Soit. Nous ne marchandons pas. En conséquence vous aurez l'obligeance d'en former un trophée splendide au-dessus de la porte d'entrée du palais de l'Alcazar. Que tout cela soit prêt pour demain matin 8 décembre. Nous avons l'honneur de vous saluer..... (Ils vont pour sortir.)

LE TAPISSIER. — Pardon, Messieurs, mais ces choses-là..... se paient d'avance..... C'est donc 24 fr. que vous avez à me compter.....

DENIS. — Comment ?..... Mais c'est donc de la défiance ?..... C'est une indignité !..... Vous faudrait-il, par hasard, des références, pour cette misérable somme, sur notre solvabilité ?..... (Se radoucissant) Allons je vais calmer vos justes susceptibilités. Vous adresserez fin courant votre note rue Quatre-Chapeaux, 7, à l'adresse que voici. (Il jette sa carte.)

LE TAPISSIER. — Messieurs, j'ai dit mon dernier mot. C'est pour vous comme pour les vogueurs..... payable d'avance ! Du reste..... ce n'est que 24 fr., et, pour une fête, qui n'a pas..... 24 fr ?

DENIS. — Certes, Monsieur, rien ne serait plus facile que de vous satisfaire, mais votre manière de faire..... Mais transigeons ! Envoyez-nous seulement 6 drapeaux. — Adieu, Monsieur.

LE TAPISSIER. — C'est pour 6 drapeaux comme pour 12 drapeaux. Seulement cela ne fait que 12 fr., et je vais vous donner quittance — 12 fr. ! tout le monde a 12 fr. dans sa poche.

DENIS. — Mossieu..... je suis..... un libre-penseur !

LE TAPISSIER. — Et moi aussi.....

ANDRIEUX. — Sortons, Denis, sortons ! (Bas.) J'en ai le rouge au front.

SCÈNE II.

Les mêmes, un passant.

DENIS. — Voyons, maître, il nous faut cependant nos drapeaux !..... Prenons en six seulement..... Ce n'est que 12 fr., que diable !..... Auriez-vous par hasard un demi

napoléon ? Je pourrai peut-être fournir l'appoint en me fouillant bien.

ANDRIEUX. — Excusez-moi, cher Denis, mais..... j'ai payé hier..... de fortes factures..... et.....

DENIS. — Pourtant nos drapeaux !.....

UN PASSANT. — Eh ! morbleu ! et les pans de vos chemises donc !..... Cela fera mieux dans le paysage !.....

PREMIER ACTE.

A l'Alcazar.

CINQ HEURES.

SCÈNE I.

Tire-Pille et Zizine entrent en se donnant le bras.

ZIZINE. — Tiens ! tiens ! nous sommes arrivés les premiers. C'est drôle tout de même ! Je croyais ne pas trouver de place ou, du moins, qu'on allait se monter sur les agacins.

C'est bête comme tout ! Vons-nous-en, veux-tu ?

TIRE-PILLE, la retenant. — Allons, Zizine, fais pas ta tête, tu sais ; si tu veux que je te fasse cadeau pour le jour de l'an d'un fichu d'occase, faut rester, je ne puis travailler seul. Mais tiens, v'là du monde. Soyons sur l'œil. (Ils se promènent.)

SCÈNE II.

ANDRIEUX, apparaissant. — Quoi, tout seul ! Et Denis, et Chanoz, et Batifois, qui devaient être là pour me recevoir (Il regarde sa montre). Déjà cinq heures et demie.... c'est inconcevable !

ZIZINE (bas). — Dis donc ! Vois comme il ondoie, on dirait une anguille ! Qué belle matelotte ça ferait, hein ! C'est un aristo, sûr qui croit venir entendre M^{lle} Audouard.

TIRE-PILLE. — Tais-toi, Zizine ; mais ouvre l'œil : c't homme a une tocante ! t'auras ta matelotte.

ZIZINE. — Compris.

ANDRIEUX, apercevant le couple. — Ah ! voilà du monde ! (Il s'approche) — Saluant profondément. — Madame !...

ZIZINE. — Pas madame ; mademoiselle !

ANDRIEUX. — Mademoiselle ! (A Tire-Pille.) Monsieur !

TIRE-PILLE. — Monsieur !..... il me dit Monsieur, Zizine ! Oh ! la la ! Dis donc, toi, fais pas des manières nous venons pas ici pour ça. Paies-tu à Zizine un petit verre de mêlé ?

ANDRIEUX. — Mais comment donc !..... trop honoré, Madame !.... pardon.... Mademoiselle !..... Monsieur..... est..... votre.....

ZIZINE. — Allons, vas-y..... C'est mon amant, tant qu'il me fournira de la douille..... te comprends..... je suis libre-penseuse, te sais.....

ANDRIEUX. — Je suis trop heureux et trop fier de vous voir partager des opinions, des croyances qui sont celles... de toute ma vie. Mais, mille pardons, voici des amis qui entrent : je tiens à leur faire aussi les honneurs. A tantôt..... (Il se sauve.)

SCÈNE III.

Jean, dit Balançoire, et Phémie arrivent en sautillant.

PHÉMIE. — Tiens ! on ne danse pas encore ? mais c'est un désert ici.....

ANDRIEUX (A part et avec dépit). — Et il faut un chameau pour le traverser..... Vrai, c'est une mystification que ce bal..... et, si la recette n'est formée qu'avec les entrées de ces quatre voyous..... mon voyage de Naples est flambé.....

Il se promène avec agitation, puis allant à la rencontre de Balançoire et de Phémie.

Quelle belle fête que celle qui nous réunit en ces lieux. Merci, mille fois, de votre gracieux concours. Vous le savez surtout, Madame (se cambrant et la bouche en cœur), les dames sont de toutes les réunions le plus bel ornement.

PHÉMIE. — Qu'est-ce qui dit, Balançoire ?..... As-tu compris ?..... D'abord, c'est un aristo, il a des gants et ensuite il a une binette..... à faire crever de rire... (S'adressant à Andrieux). C'est toi qu'est le chef d'orchestre, ben sûr... eh, vas donc dire à tes musiciens que je suis pas venue ici pour rester comme un as de pique.

T'as un bras fait essequer pour battre la mesure. Allons, Pané, dépêche toi, j'ai de fourmis dans les jambes (Il s'élance dans l'enceinte). Mais qu'est-ce que t'as donc, Balançoire ? c't individu t'a coupé la musette !

BALANÇOIRE. — Tais-toi, Phémie, tu sais bien..... quand j'ai passé à la correctionnelle..... il y a deux ans. Eh ben ! c'est lui que m'a défendu. J'en ai t'a eu pour mes six mois..... heureusement qui m'a pas reconnu..... Après ça..... tu sais..... si je le trouve dans un coin, je vas le payer.

SCÈNE IV.

Denis Brack, M^{me} Denis Brack, les petits Denis Brack.

ANDRIEUX. — Ah chers amis ! enfin ! je commençais à désespérer !

DENIS BRACK. — Comment ! Andrieux ! La première place dans cette noble assemblée n'est-elle pas pour moi ? Moi, l'auteur de cette réunion de famille, pouvais-je y manquer ?..... J'avais engagé ma parole d'honnête homme que je serais un des premiers, et, s'il y a quelques minutes de retard (S'inclinant et faisant l'aimable), c'est à..... madame que je les dois.

ANDRIEUX. — Madame..... j'implore mon pardon ! (Il offre son bras à M^{me} Denis.)



UN PETIT BRACK. — M'man, j'ai besoin de.... ça me farfouille.... ça presse.... hi! hi! hi!

DENIS BRACK. — Bien, mon enfant. Souviens-toi que les lois de la nature sont impérieuses et que tout homme doit satisfaire.... à ses besoins. Point de doute, il n'en est que pour les imbéciles ou les ignorants. Ne te gênes pas, mon fils, ne te gênes pas.

Il le plante au milieu du pourtour.

ANDRIEUX. — La vérité sort de.... la bouche des enfants, Brack! Vous le voyez! la nature!....

M^{me} BRACK. — C'est égal, il aurait pu choisir un autre moment et.... un autre endroit.

Batifois, Chanoz, L-gros, décoré de tous ses ordres et deux dames seules font ensemble irruption dans la salle. Ils viennent présenter leurs hommages. A ce moment la musique donne le signal pour un quadrille. Le monde arrive.

Andrieux et M^{me} Brack font vis à vis à Batifois et à Zizine.

L-gros tient un petit Brack sur son bras. Les sept ou huit autres s'accrochent aux pans de son habit.

BATIFOIS, voulant maintenir les saines traditions de la galanterie et de la conversation française, — Il a bien fait mauvais temps aujourd'hui, madame.

ZIZINE. — T'as trouvé ça tout seul? T'as l'air bon enfant, mon vieux!

BATIFOIS (Interloqué, il fait quelques entrechats gracieux pour se réhabiliter dans l'esprit de sa danseuse, puis il s'es-suie le front.) — Les suifs sont à la baisse, vous savez?

ZIZINE. — Non, vrai, pas tant que ça, à preuve que je viens d'en flanquer un tout à l'heure à Tire-Pille qui se tenait debout, parce qu'il ne voulait pas se fendre de ses cinq ronds, pour venir ici. Aussi, j'ai bien envie de le planter là. T'as une bonne trompe, toi; paies-tu du petit-bleu, en sortant? Tiens, tu vas voir mon talent.

Elle se lance dans un cavalier seul échevelé, et d'un coup de pied elle fait sauter le chapeau de Batifois.

M^{me} BRACK. — Ah, M. Andrieux, empêchez donc de pareils écarts... il me semble... malgré les droits de la libre-pensée.

ANDRIEUX. — Du courage, madame, tout le monde a les yeux sur nous et même nous devons donner l'exemple. Voici le galop! Allons-y! en avant...

Ils disparaissent dans le tourbillon des danseurs, qui déjà affluent dans la salle.

DEUXIÈME ACTE.

A la Buvette.

SCÈNE I.

A la même table, Andrieux, M^{me} Brack, Brack, ses petits, Batifois, Zizine, Chanoz, Phémie.

BRACK. — Quel beau jour, mes amis, pour les libres-penseurs! Nous voici donc enfin tous réunis! Que la plus franche gaieté et le laisser-aller le plus grand témoignent de nos principes! Ces voûtes qui nous abritent ont repercuté depuis bien des années les cris de joie d'une jeunesse généreuse, aspirant à la liberté de conscience. Mais c'est la première fois qu'elles entendent des clameurs aussi puissantes. Je voudrais que le monde entier fût témoin du spectacle imposant que cette foule, aussi nombreuse que distinguée, offre à mes regards.

Une démonstration pareille produira ses fruits.

PHÉMIE. — Tu crois? Si ça peut faire baisser les mar-rons, ça me va!

ZIZINE. — Tais-toi donc! Tu ne penses qu'à la gueule, toi.

CHANOZ. — De grâce, Mesdames, soyons dignes! On nous regarde dans Lyon, et... pour bien des choses... je ne voudrais pas du scandale.

ZIZINE. — Toi, tu sais, vieux grigou, faut pas faire le fier, pour tes cinq sous. Je suis venue ici pour prendre mes aises, et c'est pas toi qui m'empêcheras de penser ou de dire ce qui me plaît. T'es p't-ête de la police, hein?... Faut le dire tout de suite; j'ai ma....

BATIFOIS. — Voyons, Zizine, sois gentille.

ZIZINE. — Vas-tu me parler de ton suif, encore? Voyez-vous ce masque-là? Parce qu'il a ramé quelque sous aujour-d'hui en vendant des chandelles et de l'huile pour les illuminations, voilà-t-y pas qu'il va faire son renchéri.

BRACK, ANDRIEUX, CHANOZ (ensemble). — Ah! Batifois, Batifois!

BATIFOIS. — Messieurs, n'en croyez rien... je suis incapable... je suis indigné, c'est encore une manœuvre des jésuites... je jure..

ANDRIEUX. — C'est bien, Batifois! Nous prenons note de vos aveux. Aussi bien cela me paraissait... me semblait... comment dirais-je...?

PHÉMIE. — Digne d'un épicier, ça y est!

ANDRIEUX. — Mesdames, Messieurs, à mon tour je vais prendre la parole...

ZIZINE. — J'aime mieux prendre un petit verre d'arque-buse. Qui fait les honneurs? Sans ça je file. Viens-tu, Phémie!...

Un coup de grosse caisse annonce l'ouverture d'une nouvelle danse et tranche la difficulté. Chacun se remet en place. Les dames sont rares, mais elles brillent par la distinction : on se les arrache.

SCÈNE II.

Pendant que tout se tramasse on aperçoit Zizine, Tire-Pille, Phémie et Balançoire causant dans une grotte.

ZIZINE à Tire-Pille. — Eh ben?

TIRE-PILLE. — Pas de chance, Zizine, rien que deux porte-monnaies : l'un, trente-deux sous, l'autre... tiens, regarde...

ZIZINE. — Oh! rien! tas de ladres!... Mais si, y a quelque chose.... Je crois que c'est un billet de banque! (Elle regarde) Vol!.... c'est une adresse.... (Lisant) CHANOZ, allumeur du gaz de la Guillotière! Oh! la la!

PHÉMIE. — Plaisantons pas, mes gones... Si on allait le lui rendre!... Ça lui ferait p't-ête plaisir à c't'homme... C'est p't-ête un souvenir de famille....! (Ils rient aux éclats et se sauvent).

BALANÇOIRE. — Heureusement que j'ai eu plus de veine : je viens de faire une chaîne superbe.

Tous. — Fais voir...

BALANÇOIRE. — Personne ne regarde? Guignez ça, mes amours, et filons.... gare la rousse!

ZIZINE. — Mais que t'es donc capon! Fais toucher, au moins. Eh ben? Mais t'es t'un imbécile! On t'a volé, c'est que du doublé. C'est égal, filons...

TROISIÈME ACTE.

A la Guinguette.

ZIZINE. — Tenez, mes chérubins, c'est moi qui régale, j'ai soulevé une montre... et c'est pas du doublé, allez...

QUATRIÈME ACTE.

Dix heures, à l'Alcazar.

BRACK. — Fête splendide, Messieurs!

ANDRIEUX. — Fête inénarrable, Messieurs!

M^{me} BRACK. — Dis donc, Denis, la nature parle encore à nos petits. Ils ont sommeil. Si nous nous arrachions à ces splendeurs... Monsieur Andrieux, quelle heure est-il?

ANDRIEUX (en s'inclinant). — Trop heureux, Madame, de vous être agréable.... Il est.... (Il cherche sa montre.) Mais c'est impossible.... je l'avais encore à la buvette!.... Et quoi! même ici!.... volé!

BATIFOIS. — Alors, Madame.... c'est moi qui aurai l'honneur....

Il tire sa montre, mais sa chaîne a disparu. (Avec colère) Mille barriques d'anchois! je suis refait...

BRACK. — Chère amie, partons : il pleut! Allons prendre une voiture! (A la porte) Cocher? rue Quatre-Chapeaux, 7.

LE COCHER. — Mon bourgeois, ce soir je fais payer d'avance.... c'est trente sous.

BRACK. — Bien, mon ami; il y a deux sous de pour-boire (Il cherche son porte-monnaie; après avoir retourné toutes ses poches); mais c'est une infamie.... moi.... aussi.... moi aussi! (Il s'évanouit dans les bras de sa femme.)

CHANOZ. — Permettez-moi, Madame, de vous offrir... cette modeste somme.... je ne souffrirai pas que vous aliez à pied.... (Il se fouille) — Ah mille tonnerres!... c'est donc une mystification?... mon porte-monnaie tout à l'heure.... plein de.... napoléons.... dis-paraître aussi!.... Pour le coup c'en est trop.... Je cours chercher le coupable.... (Il se sauve).

M^{me} BRACK, à son mari, qui a repris ses sens. — Allons, mon ami, du courage! ce n'est pas la première déception de ta vie.... Eh bien! allons-nous-en à pied....

Après tout.... ce sont aussi des libres-penseurs!... ces filous qui nous ont volés.

Pour copie conforme :

TAMPON.

Où l'on voit que la Bible ne craint point les attaques de Lagarguille.

(Suite).

Lagarguille prétend que la Bible renferme de nombreuses contradictions qui ne sauraient résister à l'analyse moderne. Je lui conseille, toutefois, s'il lui prend fantaisie de soutenir cette thèse impossible, de se pourvoir de conseils et d'auxiliaires plus éclairés que lui et qui puissent le préserver de la platitudes et de l'ineptie à travers laquelle il n'a cessé de patauger jusqu'à ce jour.

Lagarguille prend à partie le texte suivant :

« Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. »

Au commencement de quoi? demande Lagarguille.

Au commencement des temps, lui répondrons-nous, c'est-à-dire avant que rien n'eût été créé. Les mots au commencement désignent le moment dans lequel Dieu, qui, de toute éternité, avait résolu de tirer du néant les choses qu'il a faites, créa le ciel et la terre.

Il ne s'agit donc point ici du commencement de l'éternité, ni du commencement de la création, qui n'était pas commencée, ainsi que le fait remarquer Lagarguille, et nous voilà sorti de l'impasse dans laquelle il avait cru nous acculer.

Mais laissons là, dit-il, cette petite difficulté (très-petite, en effet), nous en verrons bien d'autres. Dieu créa les cieux et la terre. Comment, s'écrit Lagarguille, les cieux n'étaient pas encore créés? mais où donc Dieu habitait-il?

Nous lui dirons avec le simple gros bon sens : Dieu habite en lui-même de toute éternité; il est indépendant des lieux et des temps, et l'existence des cieux n'est, en aucune manière, liée à la sienne. Il n'est pas besoin d'être philosophe pour savoir cela.

« Et la terre était sans forme et vide, et les ténèbres étaient sur la face de l'abîme et l'esprit de Dieu était porté sur les eaux. »

Lagarguille se demande comment, si la terre était sans forme et vide, il pouvait y avoir des eaux? Nous allons essayer de lui faire comprendre. Le mot vide appliqué à la terre signifie qu'elle était sans arbres et sans végétation, c'est-à-dire nue, ainsi que peut se traduire l'expression latine. Rien n'empêchait donc qu'elle dût être couverte d'eau, et la science est venue sur ce point, comme en beaucoup d'autres, confirmer le récit biblique.

Mais les eaux étant données, ajoute Lagarguille, pour que l'esprit de Dieu pût se mouvoir dessus, il eût fallu à cet esprit une étendue assez limitée.

Ici, Lagarguille, ce n'est pas l'esprit de Dieu qui est limité, mais le nôtre seul. N'est-il pas facile, en effet, de comprendre que ces mots expriment simplement l'action toute-puissante du créateur, comme la source de vie est le principe qui conduit tout à son achèvement.

Mais voilà qui est plus fort : Et cette face de l'abîme, ajoute Lagarguille, où a-t-on vu que les abîmes eussent des faces?

Vraiment! c'est à faire pitié! et si Lagarguille n'a jamais vu que les abîmes eussent des faces, il ne nous reste qu'à lui conseiller de se regarder au miroir, et il verra que la bêtise en a une!

**

« Et Dieu dit : que la lumière soit et la lumière fut. »

Lagarguille conclut de cette citation que Dieu a vécu jusqu' alors dans la plus profonde obscurité et qu'il a dû passablement s'ennuyer...

Nous nous contenterions de rire de ces piétras balivernes si elles ne devaient pas créer un danger pour les lecteurs crédules et ignorants.

Dieu, la lumière incréée, a-t-il donc besoin de la lumière créée?

« Et Dieu vit que la lumière était bonne; et Dieu sépara la lumière des ténèbres. »

Lagarguille pense que Dieu ne pouvait pas voir que la lumière était bonne sans porter atteinte à son savoir et à sa puissance!

Mais il ne s'arrête pas là : il expose une théorie scientifique sur la nature de la lumière et des ténèbres, théorie vraiment lumineuse, qui se résume en deux mots dignes de feu La Palisse. La lumière est l'absence des ténèbres, et les ténèbres sont l'absence de la lumière, d'où il suit que Dieu n'a pu séparer la lumière des ténèbres.

En deux mots mettons à néant toutes ces inepties : Dieu sépara la lumière des ténèbres, ordonnant qu'elles se succédassent l'une à l'autre.

Comprenez-vous maintenant, docteur Lagarguille? Si vous aviez jeté les yeux sur le verset suivant, vous auriez vu qu'il s'agissait ici de la création du jour et de la nuit,

VITRIOLIN.

(A suivre.)

A NOS CORRESPONDANTS

PETIT-FRANÇOIS. — L'actualité des danses macabres de la libre-pensée a, ces jours-ci, tellement absorbé nos colonnes que vos articles ont été forcément ajournés mais, nous pensons pouvoir en donner un dans notre prochain numéro.

BIENASSIS. — Vous êtes fort peu aimable pour nous, mais votre épître ne manque pas d'esprit et à ce titre, quoique votre manière de voir ne soit pas la nôtre, vous avez droit à nos sympathies.

NOIXADÉRITNA. — Présentées en termes aussi convenables, vos observations ne peuvent qu'être bien accueillies par nous. Laissez-nous vous dire, cependant, que nous ne partageons pas vos craintes d'une « réprimande moins modérée. » Merci, en tous cas, de l'intérêt que vous nous portez.

J. G. — Merci de votre intérêt et de vos renseignements. Vous voyez qu'ils nous sont utiles.

ATOME. — Au dernier moment nous sommes obligés de renvoyer votre poésie à la semaine prochaine.

UN LYONNAIS. — Même observation. A samedi.

Le Gérant-responsable, A. CHERANCÉ.

Lyon. — Imp. d'Almé VINGTRINIER, rue Belle-Cordière 14.